

Al-Ma'arri : poète ou philosophe ?

al-Hilal, juin 1938

« ... Abou al-'Ala' est poète dans sa propre philosophie, et philosophe dans sa propre poésie — il a embelli la philosophie de tout l'art dont il l'a parée, et accordé à la poésie dignité et gravité par toute la philosophie qu'il y a répandue. Il demeure, à cet égard, absolument unique dans notre propre littérature arabe... »

Voici une question que m'a posée un jour l'un de mes propres amis, alors que nous discussions de ce numéro spécial qu'al-Hilal consacrait à Abou al-'Ala', et de certains des articles qu'elle s'apprêtait à y publier.

Mon propre ami voulait que je fasse de cette même question le sujet même de l'article que j'enverrais à al-Hilal, afin de me joindre à cet hommage que les hommes de lettres rendaient au génie de la littérature arabe. Je m'étais déjà posé cette question à moi-même, il y a plus de vingt ans, et y avais alors répondu en disant qu'Abou al-'Ala' était à la fois poète et philosophe — davantage même que simplement poète et philosophe : écrivain aussi, homme de lettres, et savant de la langue, au sens le plus précis que les Arabes de son époque donnaient à ces termes.

Les années ont passé depuis, les circonstances ont changé, j'ai appris des choses que j'ignorais autrefois, et j'ai sans doute oublié des choses que je savais autrefois — mais mon propre jugement sur Abou al-'Ala' n'a pas changé du tout. Je le vois toujours comme poète et philosophe, comme écrivain, homme de lettres, et savant de la langue également — et mon propre jugement sur lui, si tant est qu'il ait changé, n'a fait que se renforcer ; ma propre conviction dans l'attribution de ces qualités à sa personne n'a, je crois, jamais été plus forte qu'elle ne l'est maintenant, exactement comme aiment à le dire nos propres débatteurs politiques, de temps à autre.

En toute justice, nul ne m'a jamais contesté qu'Abou al-'Ala' fût poète, écrivain, homme de lettres, ou savant de la langue — mais certains m'ont contesté qu'Abou al-'Ala' fût philosophe, et nul, peut-être, ne m'a contesté cela plus vigoureusement que le professeur Nicholson, le célèbre orientaliste anglais. Il ne voit, dans la sagesse dont regorgent les *Luzumiyyat*, ni dans celle répandue à travers les autres livres d'Abou al-'Ala', aucune forme réelle de philosophie, telle que les gens de cette époque moderne comprennent ce terme — il n'y voit, plutôt, qu'une

sagesse ordinaire, reposant simplement sur la contemplation et la réflexion.

Ce qui, avant tout, se dresse, à ses yeux, entre Abou al-'Ala' et le titre de philosophe, c'est qu'Abou al-'Ala' n'a jamais établi pour lui-même un système philosophique aux doctrines clairement énoncées, aux aspects distincts, aux parties cohérentes — un système que nous pourrions délimiter et définir, exactement comme nous délimitons et définissons les systèmes philosophiques lorsque nous parlons de Platon, ou d'Aristote, ou de tout autre philosophe de l'époque moderne.

Le professeur Nicholson estime donc excessif de décrire Abou al-'Ala' comme un philosophe, ou de décrire les Luzumiyyat comme une œuvre de philosophie. Et pourtant, Abou al-'Ala' est philosophe, et le livre des Luzumiyyat est une œuvre philosophique ; je n'en doute pas le moins du monde, et n'hésite pas à le déclarer, et à le défendre. Toute la question se réduit simplement à ceci : nous devons nous accorder sur le sens du mot « philosophe », et sur le sens du mot « philosophie », lorsque nous l'attribuons à un livre comme les Luzumiyyat.

Je me souviens avoir moi-même défini ces deux termes, voici plus de vingt ans, lorsque je les ai attribués pour la première fois au Sage de Ma'arra ; je les comprenais exactement comme les anciens Grecs et les anciens Arabes les comprenaient. Le philosophe est, pour moi, l'homme qui recherche la vérité autant qu'il le peut, et qui, l'ayant découverte, ou ayant découvert ce qu'il croit en être la vérité, accorde son propre savoir et sa propre conduite, ordonnant sa vie quotidienne selon les vérités des choses, et les principes moraux, que son propre esprit lui indique.

Par philosophie, j'ai compris exactement ce que les anciens Grecs et les anciens Arabes eux-mêmes en comprenaient, l'ordonnant exactement comme ils l'ordonnaient — la divisant en philosophie naturelle, philosophie mathématique, philosophie théologique, et philosophie pratique. J'ai vu alors qu'Abou al-'Ala' avait bien été philosophe, exactement en ce même sens où les philosophes de la Grèce et des Arabes étaient philosophes, et que le livre des Luzumiyyat avait bien été philosophique, exactement au même sens où les divers livres composés par les philosophes étaient des œuvres philosophiques — mais qu'il possédait, au-delà de cela, quelque chose qui élève encore son propre rang, rehausse sa propre stature, et le distingue parmi les œuvres de philosophie, par cette même qualité même qui distinguait le poème de Lucrèce sur la nature des choses : la distinction artistique suprême entre

toutes — la distinction de la poésie.

Quant au fait qu'Abou al-'Ala' fut philosophe en ce même sens ancien, je ne crois pas que quiconque puisse véritablement le nier, ou le contester. Abou al-'Ala' a consacré toute sa vie à la recherche de la vérité, et a déployé, dans cette quête, un effort personnel véritablement exceptionnel, un effort que bien des philosophes auxquels nul ne conteste jamais le titre de philosophe n'ont jamais réellement déployé. Abou al-'Ala' ne fut jamais un simple philosophe imitateur — ou, pour être plus précis, il n'appartint jamais à une seule et même école philosophique parmi les diverses écoles, croyant en ses doctrines établies et se contentant d'y ajouter ce qu'il découvrirait par sa propre recherche et son propre effort. Il fut, plutôt, un penseur au sens le plus large de ce mot, réfléchissant en profondeur à chaque question qui se présentait à lui.

Il passa en revue toutes les écoles philosophiques connues des musulmans de son époque, s'engageant avec elles toutes, y puisant, puis les délaissant, puis délaissant ce qu'il avait pris, et reprenant ce qu'il avait délaissé — si bien que sa vie tout entière, surtout après sa propre réclusion, devint une pensée continue, une critique constante, un mouvement perpétuel entre les opinions et les écoles philosophiques, et une véritable exploration de questions que les Anciens eux-mêmes n'avaient peut-être jamais abordées avant lui. Vous ne pouvez dire qu'il fut platonicien, ou l'un des disciples d'Aristote, ou l'un des stoïciens, ou l'un des disciples d'Épicure.

Mais vous pouvez dire qu'il fut, en un sens, tout cela à la fois — puisant, dans chacune de ces écoles, ce qui le satisfaisait, ce qui lui convenait, au moment précis où il réfléchissait à telle ou telle question. Vous ne pouvez même pas dire qu'il fut un philosophe de style grec, ou de style islamo-grec, ni dire qu'il fut un philosophe de style indien, ou de style persan — il fut, plutôt, un philosophe de toutes ces traditions réunies.

Il puisait chez les philosophes de la Grèce, chez les philosophes de l'islam, chez les sages de Perse et d'Inde — et, non content même de cela, s'engageait aussi dans la jurisprudence des juristes, la science du hadith des traditionnistes, la théologie des théologiens, le mysticisme des soufis, et la doctrine des chiites. Non content même de tout cela, il s'engageait aussi dans les sciences du langage, rapprochant ces disciplines de la philosophie, les soumettant à la philosophie, et en extrayant un système philosophique véritablement original, qui attend encore que quelqu'un s'y

consacre pleinement, et lui accorde l'étude et la recherche qu'il mérite véritablement.

Abou al-'Ala' ne fut donc jamais un simple suiveur, ou imitateur, de la philosophie, ni confiné à une seule école ou secte — il fut, plutôt, un véritable choisisseur ; semblable à l'abeille qui passe de fleur en fleur, non pas dans tel ou tel jardin, mais dans tous les jardins qu'elle peut atteindre, puisant à chaque fleur où elle s'arrête, et à chaque jardin qu'elle visite, digérant tout cela, et en distillant cette philosophie étrange, variée, contradictoire, dont regorgent les Luzumiyyat, éparses et ordonnées à la fois à travers les divers autres livres qu'il composa.

Cet homme s'efforçait véritablement de rechercher la vérité, et la cherchait avec sincérité ; son propre effort, dans cette recherche, était sincère, son intention pure, et il accordait la vérité qu'il découvrait aux lois qu'il s'imposait dans sa vie quotidienne. Et ce que nous trouvons de plus étrange chez Abou al-'Ala', c'est que, malgré son propre mouvement incessant entre les écoles philosophiques connues de toutes les nations civilisées, et malgré l'abondante contradiction et le trouble que nous trouvons dans ses propres opinions, il traça pour lui-même un plan pratique qui ne changea jamais, s'imposant une conduite que le trouble ne toucha jamais — une conduite à laquelle il s'astreignit fermement depuis son retour de Bagdad jusqu'à son départ de ce monde, sans jamais s'en écarter, ne serait-ce qu'un jour, ou une partie de jour. Sa vie intellectuelle fut troublée au plus haut point ; sa vie pratique demeura calme au plus haut point.

Cette contradiction, entre une vie pratique calme et paisible et une vie intellectuelle tumultueuse et effrénée, constitue la marque même de l'aberration d'Abou al-'Ala' — et, en même temps, la marque même de son génie, de sa supériorité, et de sa distinction sur tous les philosophes et poètes qu'ait jamais produits la vie intellectuelle islamique. Car il ne fut jamais simplement philosophe — n'eût-il été que poète, sa vie pratique aurait été aussi troublée que sa vie intellectuelle — mais il réunit les deux qualités à la fois : une supériorité intellectuelle qui le mena au désenchantement de la vie, et le convainquit de la valeur du calme, de la réclusion, et de l'allègement des fardeaux ; jointe à une supériorité artistique qui le poussa à réfléchir à tout, à critiquer tout, à dépeindre tout ce qu'il absorbait, et à exprimer tout ce qu'il imaginait sous une forme artistique véritablement magnifique, exactement comme les hommes de cette époque concevaient la magnificence. Je lisais, il n'y a pas si longtemps, un article splendide de Paul Valéry sur le grand artiste

Léonard de Vinci, dans lequel Valéry tente de rapprocher Léonard de la philosophie — d'en faire même un philosophe à part entière, toute la différence tenant à ce qu'il exprima sa propre philosophie par ses propres œuvres artistiques et visuelles, plutôt que par les mots dont les philosophes ont l'habitude d'exprimer la leur.

Paul Valéry finit par démontrer que les philosophes, en fin de compte, ne sont rien d'autre qu'un groupe d'artistes — comme les poètes, les sculpteurs, et les peintres — qui voient la nature, la vie, et l'univers d'une certaine manière, puis exposent ce qu'ils ont vu dans cette même belle construction philosophique qui nous procure plaisir et délectation.

Parmi les preuves décisives qu'il offre à l'appui de cette opinion figure le fait que nous lisons encore, et continuerons de lire, Platon, Leibniz, et Spinoza, trouvant dans cette même lecture un plaisir et une délectation qui ne souffrent aucun doute — et pourtant, combien de la philosophie de ces philosophes a déjà été invalidée, et combien peu en subsiste réellement.

Quelle est donc la source de ce plaisir que nous trouvons dans des choses dont nous savons que la philosophie moderne et la science moderne ont déjà définitivement réfuté la validité ? N'y a-t-il pas quelque ressemblance entre ce plaisir et celui que vous trouvez en lisant Homère, ou Virgile, ou Dante ; n'y a-t-il pas, en d'autres termes, une véritable ressemblance entre le plaisir que nous trouvons en lisant les philosophes, et le plaisir que nous trouvons en lisant les poètes ? Il ne fait, en réalité, aucun doute que ces deux plaisirs sont extrêmement proches l'un de l'autre — proches, précisément, parce que les philosophes possèdent une certaine part de poésie, ou parce que les poètes possèdent une certaine part de philosophie, ou parce que les uns et les autres partagent, en commun, une certaine mesure d'art même, qui est précisément ce qui nous procure ce plaisir.

J'ai pensé à Abou al-'Ala' en lisant cet article, exactement comme j'ai pensé à Lucrèce, et exactement comme j'ai pensé à Platon — tous trois poètes, même si le troisième d'entre eux n'a jamais fait des vers son propre moyen de déclarer sa propre poésie. Tous trois sont poètes, tous trois sont philosophes, et tous trois sont capables de nous charmer, et de nous procurer un réel plaisir, par ce même mélange magnifique qui ravit à la fois notre cœur et notre esprit.

Quiconque dit qu'Abou al-'Ala' fut poète ne s'écarte pas de la vérité — son propre don poétique ne souffre aucun doute, même s'il est

peut-être resté, à certains égards, en deçà du don poétique d'Abou Tammam et d'autres poètes voyants comme lui. Mais il le surpassa, à d'autres égards, car il approfondit des vérités que ces poètes n'ont jamais approfondies, et s'éleva à une hauteur de sagesse qu'ils n'ont jamais atteinte. Et quiconque dit qu'Abou al-'Ala' fut philosophe ne s'écarte pas non plus de la vérité ; j'ai déjà montré que cet homme partagea véritablement la philosophie des philosophes, même s'il est peut-être resté, à certains égards, en deçà de ce qu'atteignirent Ibn Sina, ou al-Farabi, dans l'approfondissement de certaines théories, et dans l'établissement de systèmes cohérents, ordonnés, constants, que ne viennent troubler ni contradiction ni désordre. Mais il surpassa aussi ces mêmes philosophes, en un sens bien réel — car il fit descendre la philosophie de sa propre forteresse, et la fit vivre dans le milieu même où vivent les gens ordinaires, la rendant véritablement humaine, atteignant non seulement l'esprit, mais aussi le cœur, y répandant l'amour, la miséricorde, et la tendresse, exactement comme elle y répandait l'indignation, la révolte, et la colère — une indignation, cependant, qui ne s'achève jamais en haine, une révolte qui ne s'achève jamais en rancune, une colère qui ne s'achève jamais en ruine des liens entre les hommes.

Abou al-'Ala' est poète dans sa propre philosophie, et philosophe dans sa propre poésie — il a embelli la philosophie de tout l'art dont il l'a parée, et accordé à la poésie dignité et gravité par toute la philosophie qu'il y a répandue. Il demeure, à cet égard, absolument unique dans notre propre littérature arabe, comme je l'ai dit mille fois, et comme je le dirai encore mille fois.

Il existe cependant un aspect, que j'ai mentionné il n'y a pas longtemps, qui n'a jamais été étudié comme il se doit, de la philosophie et de l'art d'Abou al-'Ala' réunis — un aspect véritablement digne d'étude, véritablement digne d'admiration, et véritablement important pour dépeindre le psychisme de ce poète-philosophe. Nul n'a jamais possédé la langue arabe comme la posséda Abou al-'Ala', nul ne s'est jamais consacré à la langue arabe comme s'y consacra Abou al-'Ala', nul n'a jamais maîtrisé le vocabulaire de la langue arabe comme le maîtrisa Abou al-'Ala'.

Il passa son enfance et sa jeunesse dans l'étude, l'acquisition du savoir, et la participation à la vie littéraire de son époque, exactement comme le faisaient les hommes cultivés les plus distingués de son temps — puis vint la grande épreuve, et il se trouva contraint à la réclusion, confiné dans sa propre maison, devenant, comme il le disait lui-même, le

prisonnier de deux prisons, ou peut-être de trois : prisonnier de sa propre maison, prisonnier de son propre corps, et prisonnier de ce même mal qui se dressait entre lui et toute vue de la nature, et des créatures vivantes qui s'y agitaient.

Il se tourna alors vers lui-même, et s'examina de près — et que trouva-t-il ? Il trouva des sens innombrables, amassés au cours de ses propres études, et qu'il continuait d'amasser même après sa propre réclusion ; il trouva un vocabulaire accumulé grâce à son étude linguistique, une part véritablement immense de cette même richesse verbale lui appartenant. Il regarda, alors, et se trouva contraint de passer sa vie parmi ces mêmes sens, ces mêmes mots — incapable de leur échapper, incapable de se libérer de leur propre pression incessante sur lui.

Chaque fois qu'il considérait les sens, ses propres opinions se troublaient, et des émotions contradictoires, des passions opposées, s'agitaient en son âme ; chaque fois qu'il considérait les mots, un réel émerveillement le saisissait devant l'abondance de ce qu'il en avait retenu. Il se trouvait donc contraint de résister à ces mêmes sens, de résister à ces mêmes mots, de les empêcher de jamais le dominer — et sa propre voie pour y parvenir fut de les dominer lui-même, passant sa vie à unir ces sens à ces mots. Et c'est précisément ce qu'il fit.

Vous ne le voyez jamais que jouant avec les sens, jouant avec les mots — accordant un sens à d'autres sens, puis opposant sens à sens, exactement comme il accorde et oppose mots à mots, et comme il accorde et oppose mots à sens. Et en lisant ce qui nous reste de ses propres œuvres, vous pouvez à peine échapper au sentiment que cet homme s'est simplement laissé libre avec les sens et les mots, jouant avec eux, s'amusant de ce jeu même, car il ne trouvait rien d'autre où dépenser son propre temps et son propre effort.

C'est dans cette même perspective que vous pouvez comprendre cette discipline sévère qu'il s'imposa lui-même dans les *Luzumiyyat* — se liant à ce qui n'était pas strictement requis de lui dans la rime, exactement comme il se liait à composer des vers sur chaque lettre de l'alphabet, qu'elle fût strictement requise ou non. C'est dans cette même perspective, aussi, que vous pouvez comprendre *al-Fusul wa-l-Ghayat*, car il s'imposa, en prose, quelque chose de véritablement proche de ce qu'il s'était imposé en poésie : composant ce grand nombre de chapitres, se tenant à la prose rimée dans un grand nombre d'entre eux, mais donnant

à chaque chapitre son propre mot final, se tenant à cette même prose rimée à l'intérieur de ce mot final, et insistant pour fonder ces mêmes mots finaux sur chaque lettre de l'alphabet, exactement comme il avait fondé les Luzumiyyat sur chaque lettre de l'alphabet.

C'est dans cette même perspective, encore, que vous pouvez comprendre cette anecdote simple et charmante qu'il rapporte dans la Risalat al-Ghufran, racontant l'histoire de Khalaf al-Ahmar et de ses propres compagnons, lorsqu'il les interrogea sur les deux vers d'al-Namir ibn Tawlab :

*Un fantôme nocturne d'Oumm Hisn visita mes propres compagnons,
tandis qu'ils dormaient,
à elle tout ce qu'elle désirait — du miel pur, si elle le voulait, et du bon
pain au beurre.*

Il leur demanda quelle aurait bien pu être la rime du second vers, si le poète avait dit, dans le premier vers, « Oumm Hafs » à la place — et, quand ils se turent, Khalaf al-Ahmar répondit : « Du bon pain au fromage. » Abou al-'Ala' saisit alors cette occasion même, y bâtissant, comme il le dit lui-même, supposant la rime du premier vers sur la lettre hamza, puis sur le ba, puis sur le ta, et poursuivant ainsi jusqu'à la toute dernière lettre de l'alphabet — produisant, ce faisant, toutes sortes de tours et de prodiges, vous laissant l'impression nette qu'il s'agissait là d'un homme qui s'était entièrement consacré à ce genre de jeu.

Son propre jeu avec les mots ne souffre aucun doute, et son propre jeu avec les sens ne souffre aucun doute non plus. La Risalat al-Ghufran elle-même n'est-elle pas une forme de ce même jeu ? Et aurait-il pu jouer avec les mots sans jouer aussi avec les sens ? Chaque mot, après tout, porte son propre sens, et nul homme ne peut véritablement concevoir des sens purs et abstraits, dépourvus de tout mot — les sens sont des mots, si vous voulez, et les mots sont des sens, si vous préférez, et quiconque joue avec les uns joue, nécessairement, avec les autres.

Abou al-'Ala' joua avec les uns et les autres pendant près d'un demi-siècle — et le résultat de ce jeu est précisément ce qu'il nous a laissé dans ses propres œuvres immortelles, unissant la gravité de la philosophie à la beauté de l'art.

Il me faut aborder un dernier trait avant d'épargner enfin aux lecteurs ce même bavardage : c'est qu'Abou al-'Ala', en vertu de ce même jeu artistico-philosophique, compte parmi les poètes arabes les plus

consciemment voulus dans leurs propres œuvres artistiques. Il ne dépeint jamais les choses simplement selon sa propre disposition naturelle, ne se laisse jamais aller librement selon son propre instinct, qu'il compose de la poésie ou écrive de la prose. Il ne s'abandonne jamais à l'émotion, ne cède jamais à la passion, ne remet jamais ses propres rênes entre les mains de la simple nature — il est, plutôt, toujours pensant, toujours choisissant délibérément, voulant exactement ce qu'il dit, et pleinement conscient de tout ce qu'il compose et écrit.

Il est, exactement comme le dirait Paul Valéry, un homme qui ne « dit » pas la poésie et la prose, mais les « fait » véritablement — poussé à cela par ce même jeu artistique déjà mentionné, par son propre souci réel de maîtriser mots et sens, par son propre artisanat délibéré, et sa propre parure par lui, par sa propre scrutation constante de lui-même et sa critique de sa propre langue, poussé aussi par son propre besoin réel de prudence et de réserve, se prémunissant contre tout ce qui pourrait l'exposer à l'accusation, ou lui attirer indignation et blâme.

Ce qui est véritablement étrange, c'est que cet homme se croyait contraint, sans nulle part réelle de choix dans quoi que ce soit qu'il fît ou délaissât, même dans les Luzumiyat. Et pourtant, il compte parmi nos propres poètes celui qui possède la plus grande part de choix véritable, la plus grande part de volonté véritable, et le plus haut degré d'intention délibérée dans tout ce qui procédait de lui en sens comme en expression. Et ce n'est pas là le seul aspect de la contradiction dans la vie d'Abou al-'Ala', car sa vie intellectuelle tout entière fut contradiction, comme vous l'avez vu — mais il existe un autre aspect de la contradiction dans le cas d'Abou al-'Ala' dont j'aurais véritablement aimé connaître son propre avis. Car cet homme vécut reclus, dans l'ascétisme le plus poussé quant à ce que les gens s'intéressent à lui ou parlent de lui.

Comment donc Abou al-'Ala' considérerait-il tout ce que les gens disent aujourd'hui de lui ? Comment recevrait-il leur propre sollicitude à son égard, leur propre vénération pour lui, et tous ces efforts qu'ils déploient désormais pour l'étudier, le comprendre, l'interpréter, et immortaliser sa propre mémoire ? Combien j'aurais aimé connaître l'avis d'Abou al-'Ala' sur le regard que les générations ont porté sur lui après sa mort — mais comment y parvenir ? Abou al-'Ala' a-t-il peut-être quelque connaissance de ce qui s'écrit aujourd'hui sur lui, ou de ce qui s'en dit ?